



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

Francesco Sassetti et les Médicis

L'homme, manifestement, est inquiet. Les yeux baissés, il paraît absorbé dans ses pensées malgré la présence à ses côtés de son jeune fils Teodoro qui lève vers lui un regard interrogateur... En ce jour de 1488, Francesco Sassetti, directeur général de la banque Médicis, pose devant le peintre Florentin Domenico Ghirlandaio. Simple portrait de famille, comme les élites de l'époque aiment à en commander aux artistes les plus en vue ? Ou bien volonté d'introniser aux yeux de tous son fils Teodoro comme successeur au cas où il lui arriverait malheur ? A 67 ans, Francesco Sassetti a en effet toutes les raisons d'être inquiet. Dans quelques jours, il doit se rendre à Lyon pour tenter de sauver la filiale locale de la banque Médicis, en bien fâcheuse posture. Un craquement parmi beaucoup d'autres au sein du prestigieux établissement...

La banque Médicis... Lorsque Francesco Sassetti, issu d'une famille florentine active depuis des lustres dans le grand commerce, y fait son entrée en 1438, à l'âge de 17 ans, elle est sur le point de s'imposer comme l'une des principales puissances économiques de la Chrétienté. Fondée à Rome en 1393 par Giovanni « di Bicci » de Medici, installée à Florence depuis 1397, elle a ouvert très tôt des filiales à Venise et Naples. S'inscrivant dans la tradition des premières banques italiennes, elle réalise toutes sortes d'opérations : change, virements, dépôts, prêts aux princes, aux rois et aux papes - dès 1410, grâce aux liens étroits qui existent entre Giovanni et Jean XXIII, la maison Médicis devient la banque officielle de la Papauté - mais aussi grand commerce maritime, mines ou bien encore fabrication de draps. Homme d'affaire avisé,



Giovanni de Medicis a innové radicalement en matière d'organisation : afin d'éviter tout risque de défaillance en cascade, il a établi les filiales de Venise et de Naples non pas sous forme de succursales dépendant de la maison mère mais de sociétés juridiquement indépendantes dans lesquelles elle détient la majorité du capital. Précaution supplémentaire : les filiales sont confiées non pas à de simples commis mais à des membres des principales familles florentines, parentes ou alliées des Médicis, dans lesquelles elles investissent directement.

Depuis la mort de Giovanni « di Bicci », en 1429, la banque est dirigée par son fils Cosme. Doté d'un sens consommé de la dissimulation, cet homme aux traits massifs qui aime afficher une apparente simplicité utilise la banque familiale pour assouvir ses projets politiques, finançant généreusement parents et alliés, souverains et papes, partis et groupes de pression qui constituent l'immense réseau Médicis. Conscient qu'elle constitue la véritable source de son pouvoir, Cosme n'en dirige pas moins de main de maître la maison dont il a hérité de son père et dont il définit lui-même la stratégie. Sous sa houlette, de nouvelles filiales sont ouvertes à Genève, Lyon, Avignon, Londres, Bruges

et Pise et des intérêts pris dans des fabriques de laine et de soierie. L'heure est désormais à la spécialisation : à Florence, la banque finance les intérêts locaux et les ateliers textiles; à Rome, elle gère les fonds de la papauté; à Venise, elle trafique sur les changes et pratique l'assurance maritime; à Londres, elle gère le commerce des laines brutes; à Bruges, elle finance les produits de luxe destinés à l'aristocratie. De leur côté, les filiales de Genève et de Lyon sont impliquées dans le commerce des foires tandis que celle d'Avignon se spécialise dans les lettres de crédit pour les ecclésiastiques. En 1435, afin de coordonner et de gérer cet ensemble considérable, Cosme appelle à ses côtés un homme de confiance, Giovanni d'Amerigo Benci. Premier directeur général de la banque, il a fait une grande partie de sa carrière dans les filiales de la maison.

C'est dans les filiales également, plus précisément à Avignon, que Francesco Sasseti commence sa carrière en 1438. Membre d'une famille prospère alliée aux Médicis, ayant étudié à Florence les techniques commerciales et financières, n'hésitant pas à user de flatterie envers ses supérieurs, l'homme prend rapidement du galon. Entré comme simple employé, il est nommé en

1447 à la tête de la filiale dont il détient une partie du capital. Cinq ans plus tard, en 1453, on le retrouve à Genève dont il prend la direction et dont il possède également des parts. Rendant compte régulièrement de ses activités à Giovanni d'Amerigo Benci, il est très proche de Giovanni de Cosimo, le fils cadet de de Cosme de Médicis - un débauché qu'il sait flatter à l'occasion -, et de Cosme lui-même qui apprécie ses performances commerciales. Aussi est-ce tout naturellement à lui que le patriarche fait appel en 1458 pour prendre la direction générale de la banque. Entre-temps, Giovanni d'Amerigo Benci est mort (1455) et Cosme a confié le poste à son fils Giovanni de Cosimo...avant de le lui retirer en raison de ses mœurs dissolues. Venu du réseau de filiales, ayant donné toute satisfaction à Avignon et à Genève, Francesco Sasseti a le profil idéal pour succéder à Benci.

En 1458, Sasseti s'installe donc à Florence, au siège de la banque. La même année, il épouse Nera Corsi, issue elle-aussi d'une grande famille florentine et qui lui donnera pas moins de dix enfants. A 37 ans, c'est une nouvelle vie qui commence pour lui. La tâche de directeur général est en effet immense. Il

lui faut suivre l'activité des filiales, leur donner des objectifs annuels, s'assurer qu'elles ne s'engagent pas dans des prêts à risques, veiller à l'équilibre des familles alliées, trouver de nouveaux marchés et mettre en musique la stratégie définie par les Médicis. Comme Benci en son temps, Sasseti quitte rarement son bureau de Florence. Contrairement à ce que feront un siècle plus tard les Fugger, la maison-mère ne dispose pas d'un corps d'inspecteurs chargés d'auditer les comptes des filiales. Difficile, en effet, de mettre en cause la parole des familles alliées dont l'investissement personnel dans les filiales garantit, pense-t-on, la sécurité des opérations. Tout repose donc sur la confiance. C'est elle également qui régit les relations entre Francesco Sasseti et les Médicis, Cosme d'abord puis, après sa mort en 1464, son fils Pierre le Goutteux - ainsi nommé en raison de l'arthrite déformante dont il souffre. Lorsque Pierre le Goutteux disparaît à son tour le 2 décembre 1469, Sasseti devient le plus proche conseiller de Laurent de Médicis, alors âgé de 20 ans et dépourvu d'expérience. Accaparé par la politique, peu intéressé par la finance, ce dernier se repose entièrement sur son directeur général qu'il surnomme, de manière révélatrice, « nostro ministro ». Plus rien désormais ne

se fait ou ne se décide sans l'aval de Francesco Sasseti. A Florence, le directeur général de la Banque Médicis fait figure d'homme incontournable pour accéder à Laurent de Médicis. C'est aussi un homme très riche. Palais à Florence, villas et domaines dans les environs, mais aussi bijoux, argenterie, étoffes précieuses, livres rares sans compter les parts détenues dans les filiales de Milan, de Genève et d'Avignon : entre 1462 et 1469, il a presque doublé sa fortune - 27 000 à 52 000 florins. Sasseti est également mécène. C'est lui, notamment, qui commande à Domemico Ghirlandaio la décoration de la chapelle de la Sainte-Trinité à Florence. Sur les peintures : sa famille mais aussi les Médicis, ses « patrons » et protecteurs...

Francesco Sasseti aurait-il fait montre de négligence ? Tout semble l'indiquer même si la responsabilité de Laurent de Médicis, qui pratique le clientélisme à grande échelle, ne peut être totalement écartée. Dans les années 1470 et 1480 en tout cas, la banque connaît une série de craquements qui finiront par entraîner sa perte en 1494. La première alerte se produit à Londres. Ayant prêté des sommes considérables à Edouard VI - y compris en ponctionnant les autres filiales - la

banque ne peut obtenir leur remboursement et doit fermer en 1472. Puis vient le tour de la filiale de Bruges. Son directeur, Tommaso Portinari, a consenti lui-aussi des prêts très importants au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, qu'elle doit passer par pertes et profits après la mort de ce dernier en 1477. Francesco Sasseti a pourtant été mis en garde par un partenaire de la filiale, Agnolo Tani qui, à plusieurs reprises, a plaidé en vain pour une politique de restriction des crédits. Ne partageant pas la prudence de Tani, le directeur général a donné systématiquement raison à Tommasi. Bruges doit fermer en 1481, tout comme la filiale de Venise, victime d'avances trop importantes aux grandes familles vénitiennes. Puis vient l'affaire de Lyon. Au début des années 1480, son directeur, Lionetto de Rossi, investit dans des bijoux et des tapisseries précieuses qu'il ne parvient pas à revendre. A plusieurs reprises, il présente à Florence des comptes truqués. Lorsque l'affaire éclate en 1488, la filiale lyonnaise est au bord de la faillite. Il faudra dix-sept mois à Francesco Sasseti pour redresser la situation...

Trop de liberté accordée aux directeurs de filiales : telle est sans doute la principale raison des difficultés que connaît alors

la banque Médicis. Mais s'y ajoute également le caractère de Francesco Sasseti. Grisé par son ascension, le directeur général encourage tous les risques. Quant à Laurent de Médicis, il n'est jamais mis au courant et ne cherche pas vraiment à savoir. Contrairement à son prédécesseur, Giovanni d'Amerigo Benci, qui surveillait dans le détail les filiales, Sasseti se contente de survoler les livres de comptes et ne donne aucune instruction. Et puis il y a sa fortune personnelle, dont la gestion dévore une part croissante de son temps. Désireux de profiter des biens de ce monde, le directeur général s'intéresse en fait de moins en moins à la banque...

Francesco Sasseti rentre de Lyon à la fin de l'année 1489, épuisé par le labeur. Quelques mois plus tard, en mars 1490, ses domestiques le retrouvent mort dans sa chambre, terrassé par une crise cardiaque. En 1494, la banque est officiellement dissoute. Les Médicis, pour autant, son loin d'être ruinés. S'ils ne sont plus directement engagés dans les affaires, ils peuvent encore compter sur la présence des compagnies florentines détenues par des alliés et des parents. Elle leur assurera, pendant près de 150 ans encore, pouvoir et fortune...

Tristan GASTON-BRETON,
Historien d'entreprises
tgastonbreton@elzear.com